Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaër, c'hoas en de-se :

— Pe dillad a wiskinn brema,
'Wit monet da burifia ?

Un habit gwenn, pe ma *broget*,
Ma c'hotillonenn violet ?

— Un habit dû, euz ar gaera,
Ma merc'h wit mont d' burifia. —

Ar gontez iaouank a lare
En hi skabell pa zaouline :

— Petra 'zo newez c'hoarveset,
P'eo ma skabell en du gwisket ?

P'eo ma skabell en du gwisket,
'M euz aoun e maro ma friet !

— Nac'h pelloc'h ouzoc'h n'hellan ket,
Aze eo beziet ho priet ! —

— Dalet, mam-gaër, ma alc'houeou,
Lakit-ewez euz ar madou ;

Lakit ober er-vad d'am mab,
Me chommo ama gant he dad ! —

Kanet gant ma mamm
ROSALI AR GAC.

Kerarborn, 1848.

ANN AOTRO AR C'HONT.

TERVET GWES.

I

Ann aotro 'r c'hont hag he bried
Iaouankik-mad 'zo dimezet ;

Iaouankik-mad int dimezet,
Un' daouzek vloas, un' all trizek ;

Un' daouzek vloas, un' all trizek,
Ur mab-bihan 'benn pevarzek.

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :
-- Quels habits mettrai-je aujourd'hui,
Pour aller me faire purifier?
Une robe blanche, ou.... (1)
Ou mon cotillon violet? —
— Une robe noire, votre plus belle,
Ma fille, pour aller vous purifier. —
La jeune comtesse disait,
En s'agenouillant dans son banc :
— Qu'est-il donc arrivé de nouveau,
Mon banc est habillé de noir?
Mon banc est habillé de noir,
Je crains que mon mari soit mort ! —
— Je ne puis vous le cacher plus longtemps,
Votre mari a été enterré là. —
— Prenez, belle-mère, mes clefs,
Et veillez sur mes biens;
Ayez bien soin de mon fils,
Moi je resterai ici avec son père !

Chanté par ma mère,
ROSALIE LE GAC.
Keràmborgne, 1848.

LE SEIGNEUR COMTE.

TROISIÈME VERSION.

I

Le seigneur comte et sa femme
Sont tout jeunes mariés;
Tout jeunes ils sont mariés,
L'une a douze ans et l'autre treize;
L'une a douze ans et l'autre treize,
A quatorze ans un fils leur est né.

(1) Je ne traduis pas le mot *broget*, que je ne connais pas.

Ann aotro 'r c'hont a c'houlenne
Digant he bried, un dez oe:

— Ma fried paour, d'in-me laret
Petra diganin 'c'hoantaet;

Petra diganin gafec'h mad,
P'oc'h euz ganet d'in-me ur mab?

Daoust ez eo dec'h-c'hui pe gik-gad,
Pe gik-glujar..... (1) —

— Gwell 've ganin kik kefelek,
Penamet ho poan, ma fried. —

Ann aotro 'r c'hont, vel ma klewas,
Pront en he fuzul a grogas;

Pront en he fuzul eo kroget,
Etrezeg ar c'hoad ez eo et.

Ebars ar c'hoad p'eo erruet,
'R gornandonez 'n euz rankontret:

— Na demad dide, aotro 'r c'hont,
Me oa pell-zo 'klask da rankontr:

Brema, p'am euz da rankontret,
Ma eureuji a vo did red.

Daoust did pe eurenji d'in-me,
Pe chomm seiz vloas war da wele..... —

— Eureuji dec'h na hallann ket,
Ma fried 'zo newez wilioudet. —

— Pe chomm seiz vloas war da wele,
Pe c'hoas merwell endann tri de. —

— Gwell 'ganin merwell 'dann tri de,
Wit chomm seiz vloas war ma gwele,

Rag ma fried a zo iaouank,
Da chomm seiz vloas en nec'hamant! —

II

Ann aotro 'r c'hont a lavare
Er ger, d'he vamm, pa errue:

— Ma mammik paour, mar am c'haret,
Ma gwele d'in-me a aozfet;

Mar hen aozet, hen aozet aes,
Rag ma c'halonik 'zo diaes:

Me a ia bars ma gwele klan,
Birwikenn 'nn ez-han na zavan;

(1) Le vers est incomplet.

Le seigneur comte demandait
Un jour à sa femme :

— Ma femme chérie, dites-moi
Que désirez-vous de votre mari ;

Que souhaitez-vous de moi,
Puisque vous m'avez donné un fils ?

Choisissez entre la chair de lièvre,
Ou la chair de perdrix..... —

— J'aimerais mieux de la chair de bécasse,
Si je ne craignais votre peine, mon mari. —

Le seigneur comte, à ces mots,
A saisi promptement son fusil ;

Il a saisi promptement son fusil,
Et a pris le chemin du bois.

En entrant dans le bois,
Il a rencontré une fée :

— Salut à toi, seigneur comte,
Depuis longtemps je te cherchais ;

Maintenant que je t'ai rencontré,
Il te faudra te marier avec moi.

Choisis ou de te marier avec moi,
Ou de rester sept ans sur ton lit... —

— Me marier avec vous, je ne le puis,
Ma femme est nouvellement accouchée. —

— Ou rester sept ans sur ton lit,
Ou encore mourir dans trois jours. —

— J'aime mieux mourir dans trois jours,
Que rester sept ans sur mon lit ;

Car ma femme est jeune
Pour rester pendant sept ans en peine ! —

II

Le seigneur comte disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Ma pauvre mère, si vous m'aimez,
Vous me préparerez mon lit ;

Et si vous le faites, faites-le bien,
Car mon pauvre cœur est bien mal à l'aise :

Je vais malade dans mon lit,
Et jamais plus je ne m'en relèverai ;

Birwikenn 'nn ez-han na zavan,
Nemet ur wes, d'am lienna. —

— Tawet, ma mab, na oelet ket,
Kement ve klan na varvont ket. —

— Ebars ar c'hoad p'on erruet,
'R gornandonez 'm euz rankontret;

Hag a deuz d'in-me lavaret
Penaos renkjenn hi, c'homerret;

Pe chomm seiz vloas war ma gwele,
Pe c'hoas merwel endann tri de:

Ha ma fried a zo iaouank
Da chomm seiz vloas en nec'hamant!

Ma mammik paour, mar am c'haret,
Euz ma fried n'anzaofet ket. —

III

Ar gontez iaouank c'houlenne
Euz hi mammik paour, un de oe:

— Petra zo newez en ti-ma
Ma oel 'r vitijenn er giz-ma? —

— O kanna kouez ez int bet,
Ul linsell-voan ho deuz kollet. —

— Laret d'ez-he na oelfont ket,
Linselliou 'walc'h vezo kavet;

Me 'm euz aour, me am euz arc'hant,
Am bo linselliou, p'am bo c'hoant:

Ann aotro 'r c'hont 'zo un den mad,
Me gomzo oud-han deread. —

Ar Gontez iaouank 'c'houlenne
Digant hi mamm c'hoas, ann de-se:

— Petra 'zo newez en ti-ma,
Ma oel 'r mewelienn, er giz-ma? —

— Ar gwella marc'h oa en ti-ma
'N euz toret he c'houg en de-ma. —

— Laret d'ez-he na oelfont ket,
Kezek a-walc'h vezo kavet:

Me 'm euz aour, me am euz arc'hant,
Hag am bo kezek, p'am bo c'hoant;

Ann aotro 'r c'hont 'zo un den mad,
Me gomzo oud-han deread. —

Ar gontez iaouank c'houlenne
Euz hi mamm-gaer c'hoas, en de-se:

Jamais plus je ne m'en relèverai,
Si ce n'est une fois, pour prendre mon suaire ! —

— Mon fils, ne pleurez pas de la sorte,
Tous les malades ne meurent point. —

— Quand je suis entré dans le bois,
J'ai rencontré une fée ;

Et elle m'a dit
Qu'il faudrait la prendre (l'épouser)

Ou rester sept ans sur mon lit,
Ou encore mourir dans trois jours :

Ma femme est bien jeune
Pour rester sept ans en peine !

Ma pauvre mère, si vous m'aimez,
Vous n'avouerez pas à ma femme. —

III

La jeune comtesse demandait
Un jour à sa mère :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Pour que les servantes pleurent de la sorte ? —

— Elles ont été faire la lessive,
Et elles ont perdu un drap de toile fine. —

— Dites-leur de ne pas pleurer,
On trouvera des draps à souhait ;

J'ai de l'or, j'ai de l'argent,
Et j'aurai des draps quand je voudrai :

Le seigneur comte est plein de bonté,
Je lui parlerai avec douceur. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Pour que les domestiques pleurent de la sorte ? —

— Le plus beau cheval qu'il y eut à la maison
S'est cassé le cou, aujourd'hui. —

— Dites-leur de ne pas pleurer,
On trouvera des chevaux à souhait :

J'ai de l'or et j'ai de l'argent,
Et j'aurai des chevaux quand je voudrai ;

Le seigneur comte est plein de bonté,
Je lui parlerai avec douceur. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Ma mammik paour, d'in lavaret,
Ma fried pelec'h eo c'hommet?

Pelec'h eo chommet ma fried,
Pa na zeu ket ken d'am gwelet? —

— Et ez eo duze da Baris,
Dont 'rei d'ar ger, p'hen do avis. —

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaer c'hoas, en de-se:

— Petra 'zo newez en ti-ma,
Pa gan 'r veleïenn er giz-ma? —

— Ur paour bihan hon euz lojet,
A zo en noz-ma tremenet. —

— Laret d'ez-he kana bepred,
Arc'hant a-walc'h vezo kavet;

Me 'm euz arc'hant, me am euz aour,
Awalc'h wit douari ur paour. —

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaer c'hoas ann de-se:

— Petra 'zo newez en ti-ma,
P'am gwisker en du, er giz-ma? —

— Dreama, ma merc'h 'man ar c'hiz
Ia 'r groagez en du d'ann iliz;

Hag ez aint en du, pe en gwenn,
Wit lakad binniga ho fenn. —

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaer c'hoas, en de-se:

— Petra 'zo newez er bourk-ma,
Pa 'ma skabel ma fried ama? —

— Hirra 'm euz gallet 'm euz kuzet;
Ho pried paour 'zo tremenet! —

— Dalet, mamm-gaer, ma alc'houezou,
Ha grit er-vad euz ma madou;

Ha grit er-vad war-dro ma mab,
Me chommo ama gant he dad! —

Kanet gant MARIE RAHER.

Duault.

— Ma mère chérie, dites-moi,
Où donc est resté mon mari ?

Où donc est resté mon mari,
Puisqu'il ne vient plus me voir ? —

— Il est allé là-bas, à Paris;
Il reviendra, quand il sera mandé. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Pour que les prêtres chantent ainsi ? —

— Nous avions logé un petit mendiant,
Qui est mort dans la nuit. —

— Dites-leur de chanter toujours,
Il ne leur manquera pas d'argent;

J'ai de l'argent et j'ai de l'or,
Assez pour faire enterrer un mendiant ! —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Pour qu'on m'habille ainsi de noir ? —

— Par ici, ma fille, la coutume existe,
Pour les jeunes femmes, d'aller en noir à l'église; (1)

Elles y vont en noir ou en blanc,
Pour faire bénir leur tête. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans ce bourg,
Pour que l'escabeau de mon mari soit ici ? —

— Je vous ai caché (la vérité) aussi longtemps que j'ai pu;
Votre pauvre mari est mort ! —

— Tenez, belle-mère, prenez mes clefs,
Et administrez mes biens;

Et prenez soin de mon fils,
Moi je resterai ici avec son père ! —

Chanté par Marie BAHER.
Commune de Duault.

(1) Pour la cérémonie des relevailles.

NOTE.

Cette ballade doit être très-ancienne. On la trouve, non-seulement dans la Bretagne, où elle est connue partout, je crois, mais encore dans presque toute la France, et dans plusieurs contrées de l'Europe, fort éloignées les unes des autres. En Danemarck, le héros s'appelle sire Olaf, en Italie, le comte Angiolino, ailleurs, chef Magnus, en France, Jean Renaud, qu'on désigne tour à tour sous les titres de roi, prince ou seigneur, et qui finit même, dans certaines localités, par devenir tout simplement le fils d'un *riche bourgeois*. Les chanteurs bretons l'appellent aussi tantôt *comte* (ann aotro ar c'hont; tantôt seigneur (ann aotro Nann). M. de La Villemarqué a fait remarquer le premier que le nom breton Nann n'est qu'une abréviation de Reunann ou Ronann, qui signifie *homme velu*, et qu'il ne serait peut-être pas téméraire de penser que le nom français Renaud en dérive.

Mais quelle doit être la version primitive? Les critiques ne sont pas d'accord à ce sujet. M. Rathery réclame la priorité pour la version française, s'appuyant sur un texte recueilli par M. Boucher d'Argis, à Orléans, mais qui proviendrait de la Bretagne ; tandis que M. Gaston Paris prend fait et cause pour les versions bretonne et danoise, et ses raisons me paraissent excellentes : « Je persiste, dit-il, à penser que la rencontre avec une fée était « l'introduction de la plus ancienne forme, antérieure sans doute à toute « version française. Ce trait mythologique étant tombé, on lui a substitué « des explications diverses : Renaud est blessé à la guerre dans plusieurs « versions ; *décousu* par un sanglier, dans celle de M. Argis ; mordu par un « chien enragé, dans la chanson vicentine; ailleurs, condamné à mort. La « fée (Elfe, Korrigan) ne subsiste qu'en danois et en breton. » Dans la finale, j'ai souvent entendu les chanteurs faire alterner les couplets bretons avec ceux de la ballade française : *Ah! dites-moi, ma mère ma mie*, etc.....

MM. de La Villemarqué, Ampère, Gérard de Nerval, Buchon, Tarbé, Brachet, Rathery, J. Bujaud, De Puymaigre, Ad. Wolf, Nigra, presque tous ceux, enfin, qui se sont occupés de poésie populaire, ont donné des versions de cette ballade.

Quoique ces trois versions ne diffèrent pas entre elles d'une manière bien essentielle, j'ai cru devoir les donner *in extenso*, a cause de l'importance de la pièce. J'en ai d'autres, mais elles ne contiennent aucun détail qui ne soit compris dans une de celles que j'ai données.